

# La musique de l'Écurie

La musique de l'Écurie est le troisième composant de la musique du roi, après la Chambre et la Chapelle. Département de la Maison du roi, l'Écurie était placée sous l'autorité du Grand Écuyer (dit Monsieur le Grand), que Henri IV admit parmi les grands officiers de la Couronne. Cette charge prestigieuse sera occupée, à partir de 1643, par des princes de la maison de Lorraine : Henri de Lorraine, comte d'Harcourt (1643-1658), Louis de Lorraine, comte d'Armagnac (1666-1718), Charles de Lorraine, comte d'Armagnac (1718-1752), Louis-Charles de Lorraine, comte de Brionne (1752-1761) et enfin Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc (1761-1790). L'organisation des écuries royales remonte au règne de François I<sup>er</sup>, où l'on se met à distinguer les chevaux de guerre et de parade des chevaux de selle et de carrosse. À partir de 1582, la distinction est effective. Les chevaux de trait relèvent désormais de la Petite Écurie, dirigée par le Premier Écuyer (dit Monsieur le Premier). Les attributions de ce dernier lui permettent un accès direct et quotidien au roi. La charge resta jusqu'à la fin du règne de Louis XV dans la famille de Béringhen : Henri de Béringhen (1645-1692), Jacques-Louis de Béringhen (1692-1721), Jacques-Louis II de Béringhen (1721-1723), Henri Camille de Béringhen (1723-1770). Le dernier Premier écuyer de l'Ancien Régime sera Marie François Henri de Franquetot, duc de Coigny, investi de la charge en 1775.

Installées à Versailles dans les deux bâtiments édifiés par Jules Hardouin-Mansart entre 1679 et 1680 sur la place d'Armes, face au château, les deux écuries réunissent un personnel important — environ 800 personnes, officiers et autres —, possèdent chacune des pages appelés à servir le souverain, mais seule la Grande Écurie a un corps de musique. La présence d'un tel ensemble au sein de l'Écurie s'explique par le fait que, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, c'était à ce département d'assurer tous les services musicaux de plein air (les violons étant alors considérés comme des instruments à la fois d'intérieur et d'extérieur).

Les musiciens de l'Écurie, officiers titulaires de leur charge, sont répartis en cinq catégories dont les dénominations quelque peu archaïques sont un héritage de la cour des Valois : trompettes ; joueurs de violons, hautbois, sacqueboutes et cornets ; hautbois et musettes de Poitou ; fifres et tambours ; cromornes et trompettes marines. Si ces anciennes dénominations subsistent encore au XVII<sup>e</sup> siècle, leur réalité évolue peu à peu et tend à correspondre presque exclusivement à des instruments de la famille des vents et des percussions, les cordes ayant disparu de l'Écurie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au moment où la cour s'installe définitivement à Versailles, la musique de l'Écurie regroupe donc effectivement les trompettes et les timbales, la grande famille des hautbois et quelques flûtes. À partir de 1697, les douze cornets furent aussi appelés les « grands hautbois et violons de la Grande Écurie » puis, en 1727, les « douze grands hautbois de la Chambre et de la Grande Écurie du roi ». Les hautbois constituent une famille répartie en dessus, hautes-contre, tailles et

bassons. Les effectifs de la musique de l'Écurie varieront peu jusqu'à la Révolution, regroupant douze trompettes, autant de violons, hautbois, sacqueboutes ou cornets, auxquels s'ajoutaient des fifres, musettes de Poitou, cromornes, trompettes marines et tambourins.

Renseignées par les *États de la France* qui paraissent de façon irrégulière de 1644 à 1789, les fonctions de la musique de l'Écurie sont d'accompagner les actions officielles du roi et certains moments de la vie de la cour : « À ces Entrées des Rois dans les villes, & autres solemnitez, le Grand Ecuyer fait servir les Trompettes, Hautbois, Violons, Fifres, Tabourins, Saqueboutes & Cornets, &c. pour rendre la Feste plus celebre. » *L'État* de 1686 précise : « Ils ont tous leurs habillemens de livrée : & sont employés aux bals, balets, comédies, aux Apartemens chés le Roy, & aux autres endroits où il sont nécessaires. Il y en a aussi deux à la musique de la Chapelle ». *L'État* de 1697 apporte encore davantage de précisions : « Des douze Trompettes de la Grande Ecurie, M. le Grand Ecuier en choisit quatre, appelés particulièrement les quatre Trompettes Ordinaires de la Chambre du Roy, qui servent auprès de S.M. Leur fonction est soner à la tête des chevaux du Carosse du Roy, principalement dans les voïages, & quand le Roy entre dans les Villes. Ils servent aussi dans les cérémonies Roïales. » Il ne faut pas confondre ces quatre trompettes de la Chambre, trompettes de la Grande Écurie, avec les quatre trompettes ordinaires des Menus Plaisirs du roi, appartenant aux Gardes du corps. Bien que ces musiciens soient régulièrement amenés à jouer ensemble en diverses occasions, une subtile hiérarchie donne aux premiers le pas sur les

seconds uniquement hors des spectacles et divertissements royaux. Lors des cérémonies royales (baptêmes, mariages, sacre, pompes funèbres), c'est l'inverse. Le timbalier des Menus Plaisirs est également tiré des Gardes : « Ils se trouvent à tous les concerts de musique où il faut des Trompettes devant le Roy, tant sur le Canal de Versailles que dans les Apartemens. Aux Opéra, Ballets, Comédies & quelquefois même dans la Chapelle. À la solemnité du jour ou de la veille des Rois : comme en 1693 & 1694 que le Roy fit les Rois à Versailles avec leurs Majestés d'Angleterre, & quelques Princes, Princesses & Dames. Enfin ils se trouvent généralement à tout ce qui se fait pour le divertissement du Roy & de la Cour. »

Les effectifs de la musique de l'Écurie comptent entre 30 et 40 musiciens, auxquels on fait appel en de nombreuses occasions de la vie de la cour : réception des ambassades, baptêmes, mariages et pompes funèbres de la famille royale, Te Deum, chasses à Fontainebleau et Compiègne, accompagnement des festins, fêtes de plein air... Ils peuvent renforcer à l'occasion la musique de la Chapelle ou de la Chambre, de même que certains musiciens peuvent occuper de façon conjointe un poste à la Chapelle ou à la Chambre et un autre à l'Écurie. Plusieurs dynasties de musiciens ont illustré les rangs de la musique de l'Écurie, comme les HOTTETERRE, les PHILIDOR ou les RODDES. Les HOTTETERRE, originaires du diocèse d'Évreux, sont autant connus comme musiciens que comme facteurs d'instruments. Le plus célèbre d'entre eux est JACQUES HOTTETERRE, dit le Romain (1674-1763). Hautbois de la Grande Écurie dès l'âge de 17 ans, il

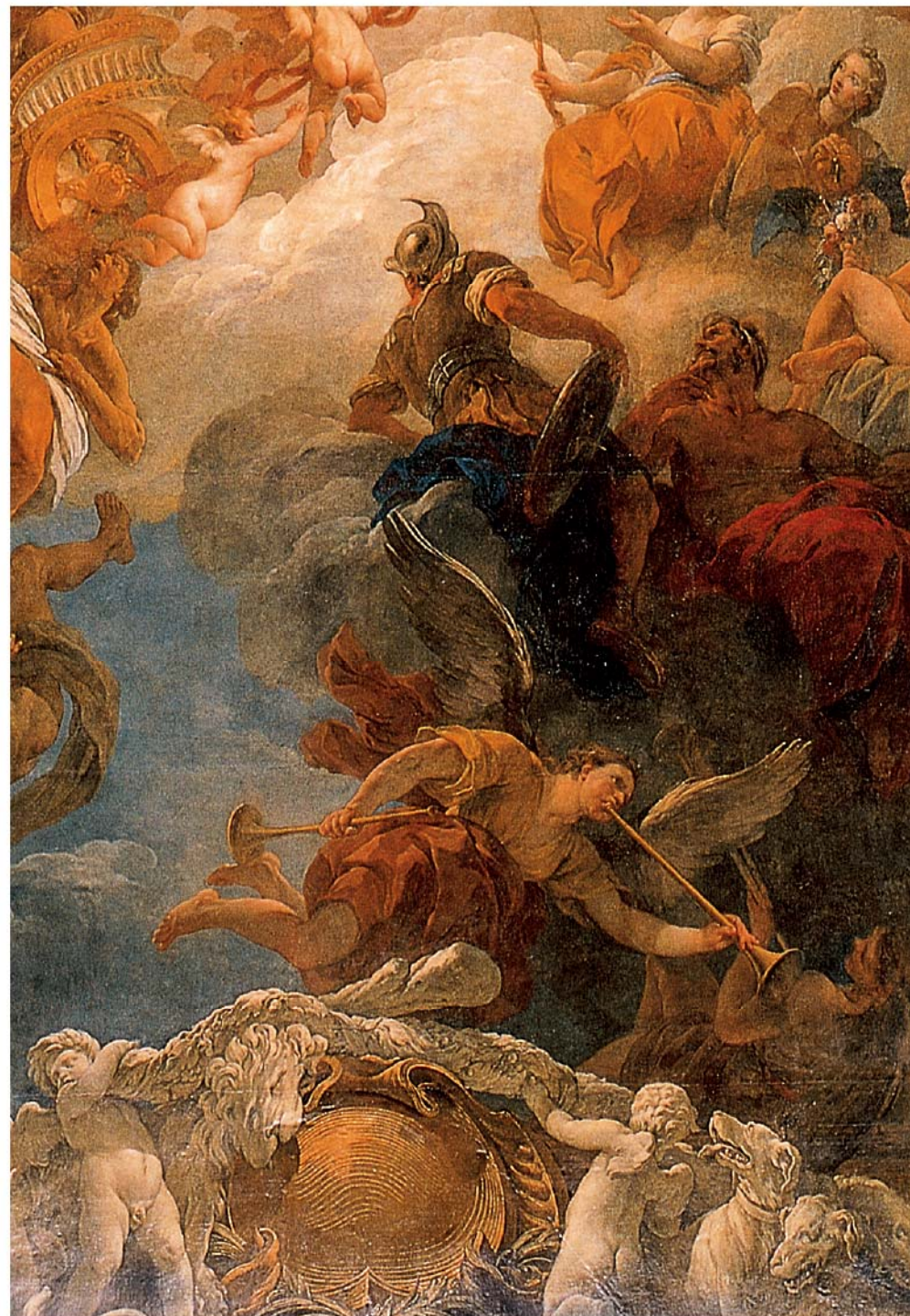


obtient en 1717 une charge de flûtiste de la Chambre du roi. Virtuose, il écrit de nombreuses compositions pour la flûte, un traité pédagogique, et enseigne même l'instrument au duc d'Orléans. Son père, Martin, hautbois et musette de Poitou de l'Écurie, avait également la réputation d'un excellent facteur d'instruments à vent et apporta certaines modifications à la musette en la dotant d'un chalumeau supplémentaire. Autre famille qui marqua l'histoire de la musique de l'Écurie, les PHILIDOR. Les DANICAN, dits PHILIDOR, ne donnèrent pas moins de quatorze musiciens à la cour, depuis MICHEL I, hautboïste de Louis XIII, jusqu'à FRANÇOIS ANDRÉ (1726-1795), musicien de la Chapelle, compositeur prolifique et auteur d'un célèbre traité de jeu d'échecs. ANDRÉ DANICAN PHILIDOR (ca 1652-1730), père de FRANÇOIS ANDRÉ, après un parcours qui le mena de la musique des Mousquetaires à la chapelle de la reine, entra dans la musique du roi en 1678 comme fifre et tambour de la Chambre et de l'Écurie ; en 1681, il obtient la charge de haute-contre de hautbois et dessus de violon. L'année suivante, il intègre les symphonistes de la Chapelle et, en 1690, est nommé hautbois et cromorne du corps des violons du Cabinet. De plus, de 1687 à 1702, il est garde la Bibliothèque de la musique du roi, où il déploie une activité remarquable de collecte et de copie d'anciennes partitions, constituant ainsi une riche collection de musiques jouées à la cour depuis le règne de Louis XIII.

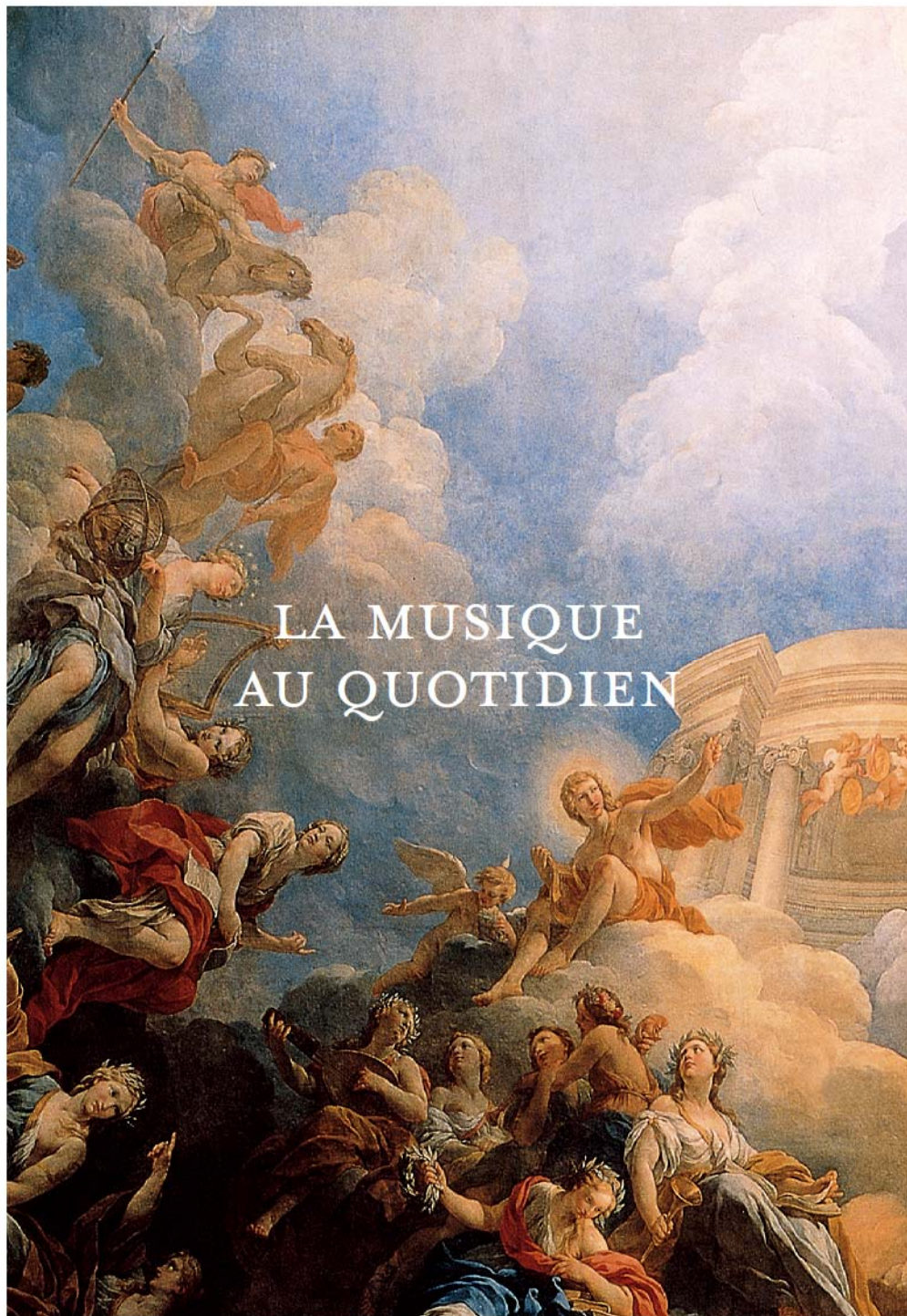
Le répertoire spécifique de la musique de l'Écurie se composait de sonneries et de morceaux relativement brefs dont peu ont survécu, à quelques exceptions près, tel le recueil de PHILIDOR conservé à la

Bibliothèque municipale. En revanche, certaines compositions destinées à la musique de la Chambre incluant les trompettes (trompettes de l'Écurie détachées à la Chambre) qui nous sont parvenues, comme les *Symphonies pour les Soupers du Roy* de MICHEL-RICHARD DE LALANDE par exemple, permettent de constater la réelle virtuosité que les musiciens devaient posséder pour exécuter ces pièces.

[RM]







## Vivre en musique

À Versailles, il n'est pas de jour sans que la musique ne participe à la vie de la cour. Qu'elle soit institutionnelle, rythmant les moments de la journée du roi, de la messe au Grand Couvert, en passant par la promenade, la chasse ou le coucher, ou qu'elle soit de pur divertissement et vouée à la délectation (opéra, ballets, concerts...). Cet accompagnement musical quasi permanent n'est pas nouveau mais, avec Louis XIV (dont le goût pour la musique est connu), il va prendre une ampleur jamais égalée jusqu'alors. Les effectifs de la musique du roi connaissent une augmentation sans précédent et l'ensemble de la production musicale versaillaise est destiné à célébrer d'une façon ou d'une autre l'éclat de la cour de France. Les plus grands compositeurs se mettent au service de la liturgie curiale et leurs talents s'exercent sur tous les fronts : musique sacrée, musique vocale, musique de divertissement, de bal ou d'opéra. Stipendiés par le trésor royal, ils éclipsent, du moins jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, leurs confrères gravitant hors du cercle de la cour : sous le Grand Roi, la musique française est résolument versaillaise. Tout Versailles résonne de leurs compositions et chacune d'elles doit s'adapter au lieu pour lequel elle est destinée : lieux habituels (chapelle, appartements), ou plus exceptionnels (canal, bosquets du jardin, sans compter les innombrables théâtres provisoires dressés le temps d'une fête ou d'un spectacle).

Sous les successeurs de Louis XIV, les institutions mises en place et les habitudes musicales perdurent, bien que Louis XV



et Louis XVI ne portent pas à la musique un intérêt aussi marqué que leur aïeul. En revanche, des princesses musiciennes, comme la reine Marie et ses filles, organisent des concerts réguliers et s'adonnent même à la pratique instrumentale où elles semblent avoir acquis une certaine force. Toujours présente dans la vie officielle, la musique s'étend également dans la sphère privée. Madame Adélaïde se fait ainsi aménager un salon de musique (actuelle pièce de la Vaisselle d'or), dont la décoration des boiseries indique clairement la fonction. Elle et ses sœurs se font peindre par Nattier avec les instruments qu'elles affectionnent, et sont souvent les dédicataires d'œuvres musicales. Retenons à titre d'exemple les premières sonates pour clavecin avec accompagnement de violon, dédiées par le jeune MOZART à Madame Victoire.

La marquise de Pompadour encourage aussi activement la musique, à l'instar des riches mécènes privés, et chante elle-même régulièrement sur la scène du théâtre des Petits Appartements. Dernière mélomane influente de Versailles, la



reine Marie-Antoinette fait venir GLUCK en France, joue de la harpe et du clavecin et chante dans le cadre restreint de son cercle d'intimes. Ainsi, à la fin de l'Ancien Régime, la vie musicale de la cour a fini par prendre deux aspects très distincts : l'un officiel, reposant sur les usages mis en place sous Louis XIV, l'autre résolument privé. Cette distinction va de pair avec celle du répertoire. Les musiques officielles tendent à s'essouffler, faute de pouvoir aisément échapper aux canons du siècle précédent : on joue toujours largement les motets de compositeurs anciens, c'est le *Persée* de LULLY qui inaugure l'opéra royal en 1770, alors que c'est sur son théâtre de Trianon ou sur celui qu'elle fait construire par Hubert Robert dans l'Aile neuve que Marie-Antoinette fait jouer – ou joue elle-même – GLUCK, SACCHINI et GRÉTRY. L'actualité musicale était depuis longtemps retournée à Paris, laissant à Versailles le rôle d'une sorte de gardien des traditions, rôle auquel il ne voulait ou ne sut pas échapper.

[RM]

## Les soirées d'appartements au temps de Louis XIV : un âge d'or (1682-1715)

Après de longues années de travaux, Louis XIV s'installe au château de Versailles au début de l'été 1682, y trouvant demeure à sa mesure. Quelques mois plus tard sont inaugurés les jours ou soirées « d'appartement », les lundi, mercredi et jeudi des mois d'hiver, qui invitent aux divertissements les plus variés, des plaisirs de la table à ceux du jeu, de la musique et de la danse. L'expression « il y a appartement » sonne alors comme un signe de ralliement pour les membres de la famille royale et les courtisans qui se réunissent de sept heures à dix heures du soir les jours nommés.

Les salles constituant le grand appartement du roi sont dévolues à ces divertissements. Elles se situent en enfilade, au premier étage, sur le parterre du Nord. Somptueusement meublées, éclairées et décorées de marbres, de dorures, de tableaux de maître comme Titien ou Véronèse, et bien entendu Le Brun, le grand ordonnateur de ce lieu, elles sont attribuées chacune à une occupation précise. La salle de Diane est affectée au billard, jeu préféré du roi ; les dames s'assoient autour de la table pour suivre la partie. La chambre de Mercure, ou

chambre du Lit, est réservée à la famille royale qui y joue aux cartes, le lansquenet étant particulièrement prisé de Monsieur et du dauphin, ou à des jeux de hasard, où l'on pariait de fortes sommes d'argent. La chambre de Mars accueille les autres joueurs pour se transformer ensuite en espace de concert ou de bal. On prend la collation dans la salle de Vénus où plusieurs tables sont dressées, ornées de flambeaux d'argent et de corbeilles où les fruits sont disposés en pyramides. Durant toute la soirée, les convives viennent y déguster, selon leur préférence, oranges, citrons, pâtes, tartes, massepains, confitures. Dans le salon de l'Abondance, trois buffets sont dressés : celui du milieu présente des boissons chaudes (café, chocolat), les deux autres offrent liqueurs, jus de fruits, sorbets et du « très excellent vin à ceux qui en souhaitent », et les invités eux-mêmes se servent les uns les autres. Le salon d'Apollon, ou chambre du trône, est réservé à la musique et à la danse.

Le *Mercure galant* de décembre 1682 nous guide dans ces soirées, tout en rendant compte avec beaucoup de finesse de la qualité de sociabilité de ces moments privilégiés : « Tous ceux qui ont le bonheur d'entrer dans ces magnifiques lieux, s'attachent, à mesure qu'ils entrent, aux plaisirs qui les touchent davantage. Les uns choisissent un jeu, et les autres s'arrêtent à un autre. D'autres ne veulent que regarder jouer, et d'autres que se promener, pour admirer l'assemblée, et la richesse de ces grands appartements. [...] La liberté de parler y est entière, et l'on s'entretient les uns des autres selon qu'on se plaît à la conversation. Cependant le respect dans lequel chacun se tient, fait que personne ne haussant



trop la voix, le bruit qu'on entend n'est point incommode. [...] Jugez des plaisirs dont on jouit pendant quatre heures dans des lieux destinés par un si grand monarque pour les divertissements de la cour. Il y a plus ; et si les vrais plaisirs sont d'en changer, puisqu'un plaisir trop continué devient moins sensible, on en change aussi souvent que l'on veut. Lorsque l'on est las d'un jeu, l'on joue à un autre. On entend ensuite la symphonie ou l'on voit danser. On fait conversation ; on passe à la chambre des liqueurs, ou à celle de la collation ; et comme on y trouve en abondance tout ce qui peut satisfaire le goût, l'imagination n'a qu'à chercher ce qui lui plaît, les yeux à le regarder, et la main à le prendre. [...] Comme la vue, l'ouïe, le goût, et même l'odorat par les fleurs naturelles qui sont dans les caisses, sont satisfaits dans ces magnifiques lieux, on peut dire que presque tous les sens y ont du plaisir, et que l'âme étant toute ravie, on ne peut que



voir, admirer, et se taire ; que le Siècle d'or est bien représenté dans ces appartements, et qu'ils donnent une parfaite idée du pays de la joie. »

Dans ce contexte luxueux qui tient à montrer la grandeur du règne alors à son apogée, l'étiquette semble paradoxalement suspendue pour quelques heures. L'atmosphère des soirées d'appartement ressemble de très près à celle des salons mondains parisiens. Tout y respire la paix, le naturel, l'ordre consenti, les hôtes sont tout autant spectateurs qu'acteurs, Louis XIV s'y présente en « galant homme », en « parfaitement honnête homme », comme un « particulier chez qui l'on serait », faisant les honneurs de sa maison. Il se promène librement, sans confusion aucune, sans précaution particulière. Le nombre choisi et la qualité des invités permettent cette proximité. L'image offerte est loin de celle du monarque autoritaire et guerrier qui inspire la crainte. Ici, le roi « descend de sa grandeur » et se pose en personnage bienveillant, « adorable ». Il ne « veut ni qu'on se lève, ni qu'on interrompe le jeu quand il approche », il émane de sa présence « une douce majesté » dont on lit les « bontés jusques au fond de son âme ». Son action tient même d'une dimension morale, dissuadant ceux qui trichent, consolant ceux qui perdent, obligeant « les joueurs à se dépouiller de leurs passions ». Terminologie d'une inspiration quasi religieuse qui nous rappelle que cette année 1682 est également celle de la déclaration des Quatre Articles définissant les positions de l'église gallicane. La propagande à l'œuvre dans la description de ces soirées d'appartement n'a donc rien du hasard ; elle contribue à affirmer dans

un cadre en apparence anecdotique la toute-puissance du maître des lieux aux yeux du monde.

La série gravée des *Appartements ou amusements de la famille royale à Versailles, suite de six pièces gravées par Trouvain de 1694 à 1698* permet de se représenter la variété de tous les divertissements proposés et offrent une intéressante galerie de portraits de la famille royale et des aristocrates bien en cour dans ces années-là. Les trois premières sont consacrées au jeu, les deux suivantes à la musique et la dernière aux délices du palais. Les deux gravures dédiées à la musique représentent pour l'une un bal où le duc de Chartres esquisse un pas de danse devant les principales dames de la Cour ; les musiciens sont placés dans une loge, tout comme dans l'autre estampe où, cette fois, il s'agit d'un concert vocal devant quelques auditeurs de marque.

Curieusement ce n'est ni LULLY ni un musicien de la Cour qui va immortaliser musicalement ces soirées d'appartement, mais MARC-ANTOINE CHARPENTIER, alors au service du dauphin, qui compose pour ses musiciens le divertissement *Les Plaisirs de Versailles*, très probablement au moment de l'inauguration de soirées. CHARPENTIER a conçu là une œuvre pleine de charme et d'humour, mettant en scène les allégories de la Musique et de la Conversation qui s'adonnent à un duel époustouflant de drôlerie, le dieu des festins Comus, le Jeu, un chœur des Plaisirs. L'on y découvre l'engouement pour le chocolat, « sucré autant qu'il faut », tout récemment arrivé en France, la faveur des jeux de toutes sortes savoureusement énumérés (le billard, le damier, le trictrac, les échecs, la raffle, le

cochonnet, l'« innocent » trou-madame !) et, bien sûr, l'amour de Louis XIV pour la musique, ainsi que son personnage l'affirme en ouverture du divertissement :

*Mais ce qui rend surtout mon sort digne d'envie,  
C'est que du plus fameux de tous les conquérants  
J'ai la gloire d'être chérie.*

*Mortels, Dieux, révérez la divine harmonie !*

*Dans ses glorieux passe-temps,*

*Le monarque des lys me met de la partie.*

Au fil des années, ces rendez-vous obligatoires commencent à lasser certains par leur aspect répétitif, notamment la Palatine qui écrit : « L'appartement est une chose bien insupportable ». Louis XIV lui-même renoncera à ces soirées, préférant les passer dans la compagnie de Madame de Maintenon. Mais la foule continue à s'y presser jusqu'à la fin du règne.

[CC]

## Les salons musicaux de la reine Marie, de mesdames et de la dauphine (1725-1768)

« Dans ce siècle, la musique est devenue tellement à la mode, qu'il n'y a presque point de maison dont elle ne fasse un des principaux amusements » pouvait-on affirmer au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle... Et Versailles n'échappa pas à cette règle. Mais si, sous le règne de Louis XIV, c'est le roi lui-même qui fut le grand ordonnateur des divertissements musicaux de la Cour, sous le règne de Louis XV, la musique fut avant tout une affaire de femmes... À commencer par la reine, Marie Leszczyńska, qui fut particulièrement attentive à maintenir vivante la tradition musicale de la Cour. Le dimanche 27 mai 1725, Louis XV rendait publique

